



BRUITS FILM PRÉSENTE

LE MURMURE DES LIEUX QUI NOUS HABITENT

Durée 28 minutes

Genre Documentaire poétique

Année 2019

Format..... DCP (autres supports sur demande)

Production..... BRUITS asbl, CBA, Savage Film, avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Lien..... vers le film : <https://vimeo.com/328214225> (mot de passe : filmlab)

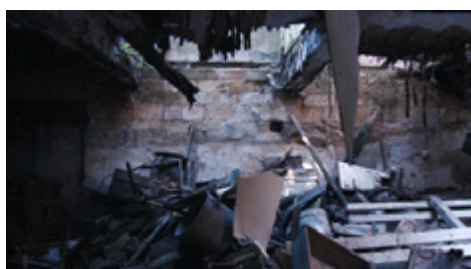
Contacts..... François Rapaille — promo@cbadoc.be — +32 (0)2 227 22 34

Maxime Coton — maxime@bruitsasbl.be — +32 (0)483 23 82 83

SYNOPSIS

Comment garder vivant à jamais le souvenir de Anne ?

Pour lutter contre l'oubli inexorable, la cinéaste construit une maison imaginaire dont chaque pièce serait habitée par un souvenir de l'absente, puis elle nous invite à l'intérieur de son palais de mémoire. Nous parcourons alors des pièces désertes qui se peuplent d'histoires... De la chambre à la cuisine, parfois, les voix se brisent, hésitent, se superposent. Mais dans le bric à brac de la mémoire, sera-t-il possible de distinguer la voix de Anne ? A partir de cette recherche d'une voix perdue, le film s'ouvre et dessine un portrait décalé, émotionnel des souvenirs qui nous habitent toutes et tous.



NOTE DE LA RÉALISATRICE



Anne est morte en décembre. Face à son absence, les questions qui me traversent prennent la forme d'un journal intime. Ce travail de deuil est la colonne vertébrale du film.

Pour rassembler mes souvenirs de Anne, je construis une maison imaginaire et j'invite le spectateur à m'accompagner dans son exploration.

Cette maison imaginaire est un prétexte pour questionner les lieux et ce qui continue de les habiter malgré l'absence et le vieillissement. C'est la confrontation entre des pièces désertes et les souvenirs qui est à l'œuvre dans le film.

Au même titre que nos souvenirs, tantôt récents, tantôt ancestraux, les pièces filmées ne sont pas toutes dans le même état d'abandon.

Le film construit sa narration à travers les différents espaces, depuis la pièce en ruine jusqu'à la simple pièce fraîchement délaissée par son occupant : le spectateur et moi évoluons dans l'état de délabrement, à la manière d'un souvenir qui émerge et se reconstruit peu à peu dans l'esprit.

Je me place au centre d'une pièce, je m'imprègne de son atmosphère, je regarde comment s'y déplace la lumière et j'erre à la rencontre de l'intimité de ceux qui l'ont peuplée : ce sont des histoires qui se donnent à voir et qui se racontent à partir d'un mur en lambeaux, d'un reflet de lumière ou d'un lit défait.

Si à l'image, nous voyons des lieux déserts, au son ce sont des témoignages très précis, vivants que je donne à entendre. Une personne parle. Cet homme, cette femme, remonte le fil de sa mémoire, et dans le souvenir raconté, des détails précis, concrets, reconstituent le lieu vécu de son souvenir. Ce souvenir n'est pas attaché à un affect nostalgique, il se travaille en direct : entre hésitations, répétitions et silences. En venant s'incarner dans les différentes pièces, les récits vont teinter, voire transformer le regard que le spectateur porte sur ce lieu. C'est grâce à ce hors-champ sonore que le film l'amènera à faire appel à ses propres souvenirs, à sa propre force d'imagination.

La narration est délibérément infime dans les récits donnés à entendre. Il s'agit plutôt d'une conjonction de moments, de traces, de personnes, de géographies, d'idéologies, de méditations et de confidences, sans commencement ni fin : une construction ouverte agencée par ma subjectivité. À travers cette « matière verbale » et ces silences, je raconte une histoire en creux, en devenir, qui n'appartient qu'au spectateur. Il la fera sienne lorsque le film sera terminé, lorsque la visite de cette maison imaginaire sera close.

Le film ne tend pas vers la représentation unique, absolue d'un lieu, ou d'un souvenir mais juxtapose une multitude de témoignages, montre différentes maisons, raconte différents espaces, à la manière d'un faiseur de vitraux qui assemble des milliers d'éclats de verre pour en faire surgir un motif.

*Née en 1986. Miléna Trivier grandit dans un minuscule village belge où les distractions sont rares. Cet environnement clos favorise son sens de l'observation et sa capacité à s'émerveiller de ce qui l'entoure. Deux traits caractéristiques de son univers cinématographique. A 18 ans, elle intègre l'INSAS, l'école nationale de cinéma, dans la section Image et réalise son premier film, « **12 AUG. 2002** », avec la collaboration de l'écrivain John Berger. Depuis, les films s'égrainent sur son parcours : « **Sous la terre comme au ciel** » en 2008, « **Ramallah, dans l'intervalle** » en 2010 et « **Fragments d'enfance** » en 2012. Elle travaille par ailleurs intensivement comme étalonneuse.*

CE QU'ON EN DIT

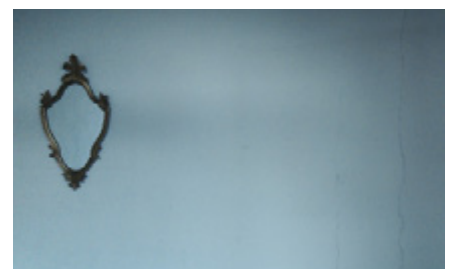
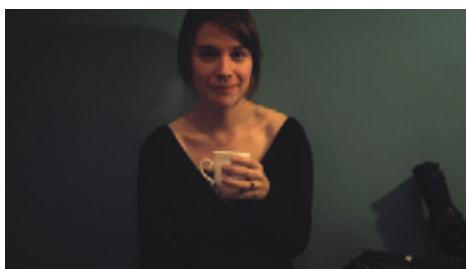
La destruction de la maison et de ses hôtes a depuis l'antiquité grecque une résonance particulière à travers l'histoire du poète grec Simonide de Céos qui, cinq siècles avant JC, passe pour avoir inventé l'art de mémoire. Seul survivant de ce désastre lors d'un banquet de courtisans en Thessalie, il illustre ce vers de Paul Celan : « Nul ne témoigne pour le témoin ». Il s'agit de convoquer l'invisible en parcourant les lieux de ce monument / tombeau d'amis dont les visages resurgissent lorsqu'on les évoque les yeux fermés. Le titre du film de Miléna Trivier « La mémoire des lieux qui nous habitent » évoque cette expérience mnémotechnique associant l'espace et le temps, l'absence et le souvenir.

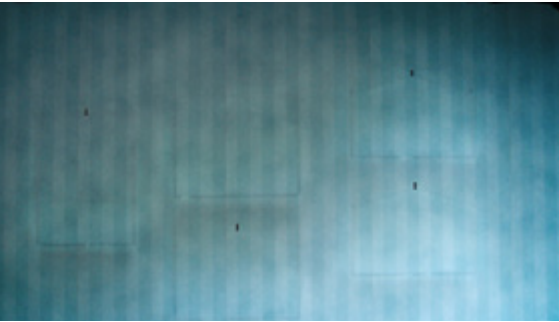
Le cancer ne m'aura pas laissé le temps -dit la cinéaste- de l'adieu. Et la mort de son amie Anne est trop récente pour ne pas marquer de son empreinte tout ce qui fut vivant. Comment conserver le souvenir de sa maison, à travers ses chambres, ses photographies, ses objets ? Miléna Trivier en dresse l'inventaire et construit à travers le film une maison fictive dont chaque pièce recèle les souvenirs communs. C'est une telle tentative de mémoire qu'elle propose au spectateur qui en sera le témoin. La maison désormais vide résonne de murmures et de voix. Elle apparaît bientôt comme une coquille où la matière des murs se délite, écorchée. Des pas se font entendre dans les escaliers, les pièces sont obscures, bien que parfois la lumière pénètre par les fenêtres, soulevant les rideaux de tulle. La cinéaste écrit le journal de cette présence fantôme qui l'habite et constitue une partie d'elle-même, un manque qui se répand dans son corps et semble créer de nouveaux souvenirs. Elle parcourt les pièces de la mémoire, s'essouffle, c'est un labyrinthe. En attendant la maison est devenue un tombeau, une ruine, elle offre l'image de la désolation, les murs écorchés et un lit en désordre comme l'écume d'une vague.

Cette maison imaginaire devient alors réelle, s'inscrit dans son corps. Et les voix dansent et se bousculent dans sa tête, la cinéaste ne sait si elle les a réellement entendues ou seulement rêvées.

La présence physique de Miléna Trivier s'impose au cours de son récit, à travers le reflet dans un miroir, le carnet où elle écrit, assise au bord d'une fenêtre qu'envahit la nuit. Mais le deuil de son amie ne s'accomplira que lorsqu'elle se laissera envahir par l'oubli. Le visage de celle-ci lui réapparaîtra sans qu'elle s'y attende. Et le corps blanc de la cinéaste qui se filme dans le miroir est le jumeau de celui de l'amie perdue, dans sa fraîcheur mémorielle.

Serge Meurant
22 juin 2019





CRÉDITS

Réalisation..... Miléna Trivier
Image..... Miléna Trivier
Montage image..... Maxime Coton
Montage son..... Quentin Jacques
Etalonnage..... Miléna Trivier
Mixage..... Rémi Gérard
Musique..... Mathilde Lacroix
Producteur délégué..... Maxime Coton
Producteurs associés..... Javier Pacem Comyn, Vincent Metzinger

Bruits **SAVAGEFILM**



CONTACT

François Rapaille
promo@cbadoc.be
+32 (0)2 227 22 34